



*Librio*

---

Mme d'Aulnoy

---

# LE PRINCE MARCASSIN

*suivi de La Belle et la Bête et de Babirole*

# LE PRINCE MARCASSIN

*suivi de La Belle et la Bête  
et de Babiole*

## D'autres classiques à étudier avec nos dossiers Libro +

- L'habit ne fait pas le moine*, Libro n° 1233  
*Le Grand Michu*, Libro n° 1232  
*Les Cahiers de Douai*, Libro n°1229  
*La Peste Écarlate*, Libro n° 1228  
*Le Roi des taupes et sa fille*, Libro n° 1227  
*Un pour tous, tous pour un*, Libro n° 1202  
*Pauca meæ*, Libro n° 1169  
*La Parure*, Libro n° 1104  
*La Belle aux cheveux d'or*, Libro n° 1103  
*La Belle et la Bête*, Libro n° 1090  
*Bérénice*, Libro n° 1072  
*La Princesse de Montpensier*, Libro n° 1040  
*Claude Gueux*, Libro n° 1039  
*Le Livre des merveilles du monde*, Libro n° 727  
*La Farce de Maître Pathelin*, Libro n° 580  
*Fées, sorcières, diablasses*, Libro n° 544  
*Andromaque*, Libro n° 469  
*Britannicus*, Libro n° 390  
*Ubu roi*, Libro n° 377  
*La Vénus d'Ille*, Libro n° 236  
*Aladdin ou la Lampe merveilleuse*, Libro n° 191  
*L'Ingénu*, Libro n° 180  
*Pierre et Jean*, Libro n° 151  
*La Dimension fantastique – 1*, Libro n° 150  
*Cyrano de Bergerac*, Libro n° 116  
*La Genèse*, Libro n° 90  
*Zadig ou la Destinée*, Libro n° 77  
*Un cœur simple*, Libro n° 45  
*La Mort d'Olivier Bécaille*, Libro n° 42  
*Candide ou l'Optimisme*, Libro n° 31  
*Œdipe Roi*, Libro n° 30  
*Une partie de campagne*, Libro n° 29  
*Le Colonel Chabert*, Libro n° 28  
*Le Cid*, Libro n° 21

---

Mme d'Aulnoy

---

# LE PRINCE MARCASSIN

*suivi de La Belle et la Bête  
de Mme Leprince de Beaumont*

*et de Babiole*

*Librio*  
[ TEXTE INTÉGRAL ]

Couverture de Bruno Mangyoku © Éditions J'ai lu  
© E.J.L., 2018, pour le supplément pédagogique  
EAN 9782290167281

# SOMMAIRE

Mme d'Aulnoy, <i>Le Prince Marcassin</i> .....	7
Mme Leprince de Beaumont, <i>La Belle et la Bête</i> .....	55
Mme d'Aulnoy, <i>Babiole</i> .....	73
<b>Dossier Libro +</b> .....	<b>105</b>
<b>Lexique</b> .....	<b>123</b>

## Mme d'Aulnoy

# LE PRINCE MARCASSIN

Il était une fois un roi et une reine qui vivaient dans une grande tristesse, parce qu'ils n'avaient point d'enfants ; la reine n'était plus jeune, bien qu'elle fût encore belle, de sorte qu'elle n'osait s'en promettre : cela l'affligeait beaucoup ; elle dormait peu et soupirait sans cesse, priant les dieux et toutes les fées de lui être favorables.

Un jour qu'elle se promenait dans un petit bois, après avoir cueilli quelques violettes et des roses, elle cueillit aussi des fraises ; mais aussitôt qu'elle en eut mangé, elle fut saisie d'un si profond sommeil qu'elle se coucha au pied d'un arbre et s'endormit.

Elle rêva pendant son sommeil qu'elle voyait passer en l'air trois fées qui s'arrêtaient au-dessus de sa tête ; la première la regardant en pitié dit :

« Voilà une aimable reine à qui nous rendrions un service bien essentiel, si nous la voulions doter d'un enfant.

— Volontiers, dit la seconde, dotez-la puisque vous êtes notre aînée.

— Je la dote, continua-t-elle, d'avoir un fils, le plus beau, le plus aimable et le mieux aimé qui soit au monde.

— Et moi, dit l'autre, je la loue de voir ce fils heureux dans ses entreprises ; toujours puissant : plein d'esprit et de justice. »

Le tour de la troisième étant venu pour doter, elle s'éclata de rire, et marmotta\* plusieurs choses entre ses dents, que la reine n'entendit point.

Voilà le songe qu'elle fit.

Elle se réveilla au bout de quelques moments ; elle n'aperçut rien en l'air ni dans le jardin : « Hélas ! dit-elle, je n'ai point assez de bonne fortune pour espérer que mon rêve se trouve véritable. Quels remerciements ne ferais-je pas aux dieux et aux bonnes fées si j'avais un fils ? » Elle cueillit encore des fleurs, et revint au palais plus gaie qu'à l'ordinaire. Le roi s'en aperçut, il la pria de lui en dire la raison ; elle s'en défendit : il la pressa\* davantage. « Ce n'est point, lui dit-elle, une chose qui mérite votre curiosité, il n'est question que d'un rêve ; mais vous me trouverez bien faible d'y ajouter quelque sorte de foi. » Elle lui raconta qu'elle avait vu en dormant trois fées en l'air, et ce que deux avaient dit, que la troisième avait éclaté de rire, sans qu'elle pût entendre ce qu'elle marmottait.

« Ce rêve, dit le roi, me donne comme à vous de la satisfaction : mais j'ai de l'inquiétude de cette fée de belle humeur, car la plupart sont malicieuses, et ce n'est pas toujours bon signe quand elles rient.

— Pour moi, répliqua la reine, je crois que cela ne signifie ni bien ni mal : mon esprit est occupé du désir que j'ai d'avoir un fils, et il se forme là-dessus cent chimères\*. Que pourrait-il même lui arriver, en cas qu'il y eût quelque chose de véritable dans ce que j'ai songé ? Il est doué de tout ce qui se peut de plus avantageux. Plût au Ciel que j'eusse cette consolation ! »

Elle se prit à pleurer là-dessus, et le roi l'assura qu'elle lui était si chère qu'elle lui tenait lieu de tout.

---

\* Les mots suivis d'un astérisque sont définis dans le lexique.



Au bout de quelques mois, la reine s'aperçut qu'elle était grosse\* ; tout le royaume fut averti de faire des vœux pour elle : les autels ne fumaient plus que des sacrifices qu'on offrait aux dieux pour la conservation d'un trésor si précieux.

Les États assemblés députèrent\* pour aller complimenter Leurs Majestés ; tous les princes du sang, les princesses et les ambassadeurs se trouvèrent aux couches\* de la reine, la layette\* pour ce cher enfant était d'une beauté admirable, la nourrice excellente : mais que la joie publique se changea bien en tristesse, quand au lieu d'un beau prince l'on vit naître un petit marcassin\* ! Tout le monde jeta de grands cris qui effrayèrent fort la reine.

Elle demanda ce que c'était, on ne voulut pas le lui dire, crainte qu'elle ne mourût de douleur : au contraire, on l'assura qu'elle était mère d'un beau garçon, et qu'elle avait sujet de s'en réjouir.

Cependant le roi s'affligeait avec excès : il commanda que l'on mît le marcassin dans un sac et qu'on le jetât au fond de la mer, pour perdre entièrement l'idée d'une chose si fâcheuse : mais ensuite il en eut pitié, et pensant qu'il était juste de consulter la reine là-dessus, il ordonna qu'on le nourrit, et ne parla de rien à sa femme jusqu'à ce qu'elle fût assez bien pour ne pas craindre de la faire mourir par un grand déplaisir.

Elle demandait tous les jours à voir son fils, on lui disait qu'il était trop délicat pour être transporté de sa chambre à la sienne, et là-dessus elle se tranquillisait.

Pour le prince Marcassin, il se faisait nourrir en marcassin qui a grande envie de vivre : il fallut lui donner six nourrices, dont il y en avait trois sèches à la mode d'Angleterre. Celles-ci lui faisaient boire à tout moment du vin d'Espagne et des

liqueurs, qui lui apprirent de bonne heure à se connaître aux meilleurs vins. La reine impatiente de caresser son marmot\* dit au roi qu'elle se portait assez bien pour aller jusqu'à son appartement, et qu'elle ne pouvait plus vivre sans voir son fils.

Le roi poussa un profond soupir : il commanda qu'on apportât l'héritier de la couronne ; il était emmailloté comme un enfant dans des langes\* de brocart\* d'or. La reine le prit entre ses bras, et levant une dentelle fraisée\* qui couvrait sa hure\*, hélas ! que devint-elle à cette fatale vue ? Ce moment pensa être le dernier de sa vie : elle jetait de tristes regards sur le roi, n'osant lui parler.

« Ne vous affligez point, ma chère reine, lui dit-il, je ne vous impute rien de notre malheur : c'est ici, sans doute, un tour de quelque fée malfaisante : et si vous y voulez consentir\*, je suivrai le premier dessein\* que j'ai eu de faire noyer ce petit monstre.

— Ah ! Sire, lui dit-elle, ne me consultez point pour une action si cruelle, je suis la mère de cet infortuné marcassin, je sens ma tendresse qui sollicite\* en sa faveur ; de grâce ne lui faisons point de mal, il en a déjà trop, ayant dû naître homme, d'être né sanglier. »

Elle toucha si fortement le roi par ses larmes et par ses raisons qu'il lui promit ce qu'elle souhaitait ; de sorte que les dames qui élevaient Marcassin commencèrent d'en prendre encore plus de soin, car on l'avait regardé jusqu'alors comme une bête proscrite\*, qui servirait bientôt de nourriture aux poissons. Il est vrai que malgré sa laideur, on lui remarquait des yeux tout pleins d'esprit ; on l'avait accoutumé à donner son petit pied à baiser à ceux qui venaient le saluer, comme les autres donnent leur main : on lui mettait des bracelets de diamants, et il faisait toutes choses avec assez de grâce.

La reine ne pouvait s'empêcher de l'aimer ; elle l'avait souvent entre ses bras, le trouvant joli dans le fond de son cœur, car elle n'osait le dire, de crainte de passer pour folle : mais elle avouait à ses amies que son fils lui paraissait aimable : elle le couvrait de mille nœuds de nonpareilles\* couleur de rose ; ses oreilles étaient percées ; il avait une lisière avec laquelle on le soutenait, pour lui apprendre à marcher sur les pieds de derrière ; on lui mettait des souliers et des bas de soie attachés sur le genou, pour lui faire paraître la jambe plus longue ; on le fouettait quand il voulait gronder : enfin on lui ôtait, autant qu'il était possible, les manières marcassines.

Une fois que la reine se promenait et qu'elle le portait à son cou, elle vint sous le même arbre où elle s'était endormie, et où elle avait rêvé tout ce que j'ai déjà dit ; le souvenir de cette aventure lui revint fortement dans l'esprit : « Voilà donc, disait-elle, ce prince si beau, si parfait et si heureux que je devais avoir ? Ô songe trompeur, vision fatale ! Ô fées, que vous avais-je fait pour vous moquer de moi ? »

Elle marmottait ces paroles entre ses dents, lorsqu'elle vit croître tout d'un coup un chêne dont il sortit une dame fort parée, qui la regardant d'un air affable\*, lui dit :

« Ne t'afflige point, grande reine, d'avoir donné le jour à Marcassin ; je t'assure qu'il viendra un temps où tu le trouveras aimable. » La reine la reconnut pour être une des trois fées qui, passant en l'air lorsqu'elle dormait, s'étaient arrêtées et lui avaient souhaité un fils.

« J'ai de la peine à vous croire, madame, répliqua-t-elle. Quelque esprit que mon fils puisse avoir, qui pourra l'aimer sous une telle figure ? »

La fée lui répliqua encore une fois :

« Ne t'afflige point, grande reine, d'avoir donné le jour à Marcassin ; je t'assure qu'il viendra un temps où tu le trouveras aimable. »

Elle se remit aussitôt dans l'arbre, et l'arbre rentra en terre, sans qu'il parût même qu'il y en eût eu en cet endroit.

La reine, fort surprise de cette nouvelle aventure, ne laissa pas de\* se flatter que les fées prendraient quelque soin de l'Altesse bestiole ; elle retourna promptement au palais pour en entretenir le roi ; mais il pensa qu'elle avait imaginé ce moyen pour lui rendre son fils moins odieux\*.

« Je vois fort bien, lui dit-elle, à l'air dont vous m'écoutez, que vous ne me croyez pas, cependant rien n'est plus vrai que tout ce que je viens de vous raconter.

— Il est fort triste, dit le roi, d'essayer les railleries\* des fées. Par où s'y prendront-elles pour rendre notre enfant autre chose qu'un sanglier ? Je n'y songe jamais sans tomber dans l'accablement. »

La reine se retira plus affligée qu'elle l'eût encore été ; elle avait espéré que les promesses de la fée adouciraient le chagrin du roi cependant il voulait à peine les écouter.

Elle se retira, bien résolue de ne lui plus rien dire de leur fils, et de laisser aux dieux le soin de consoler son mari.

Marcassin commença de parler comme font tous les enfants, il bégayait un peu ; mais cela n'empêchait pas que la reine n'eût beaucoup de plaisir à l'entendre, car elle craignait qu'il ne parlât de sa vie. Il devenait fort grand, et marchait souvent sur les pieds de derrière. Il portait de longues vestes qui lui couvraient les jambes, un bonnet à l'anglaise de velours noir pour cacher sa tête, ses oreilles, et une partie de son groin. À la vérité il lui

**Minuter (v.)** : ici, prévoir

**Miséricorde (n. f.)** : pitié

**Muids (n. m.)** : récipients qui contiennent du liquide

**Ne pas laisser de** : ne pas cesser de

**Nonpareilles (n. f.)** : rubans très étroits

**Odieux (adj.)** : détestable

**Opiniâtré (n. f.)** : acharnement, persévérance ; fait de ne pas vouloir changer d'avis

**Pâmoison (n. f.)** : évanouissement sous l'effet de l'émotion

**Pampres (n. m.)** : vignes

**Pénétrée (adj.)** : remplie

**Pourpoint (n. m.)** : élément de vêtement pour le haut du corps

**Presser (v.)** : pousser quelqu'un à faire quelque chose ; harceler

**Prévenu (adj.)** : qui a des sentiments favorables pour quelqu'un, amoureux

**Proférer (v.)** : dire de manière violente

**Proscrite (adj.)** : condamnée

**Quenouilles (n. f.)** : tiges servant à enrouler la laine pour la filer

**Quérir (v.)** : demander ; aller chercher

**Railleries (n. f.)** : moqueries

**Ratafia (n. m.)** : liqueur, boisson alcoolisée

**Répugnance (n. f.)** : rejet, mépris, dégoût

**Rets (n. m.)** : filets

**Rêver (v.)** : ici, réfléchir, méditer

**Rhingraves (n. f.)** : éléments de vêtement pour le bas du corps

**Rôtie (n. f.)** : tranche de pain grillé

**Sapajou (n. m.)** : petit singe  
**Scélérate (n. f.)** : personne capable de commettre un crime  
**Se fier (v.)** : avoir confiance  
**Se perpétuer (v.)** : continuer, se poursuivre  
**Se repentir (v.)** : regretter  
**S'humilier (v.)** : s'abaisser jusqu'à terre  
**Soies (n. f.)** : poils durs et épais  
**Solliciter (v.)** : faire appel à quelqu'un, faire une prière  
**Supercherie (n. f.)** : tromperie  
**Supplice (n. m.)** : souffrance, torture  
**Sibylle (n. f.)** : prophétesse douée du don de divination  
**Sycomore (n. m.)** : érable

**Théorbe (n. m.)** : instrument de la famille des luths  
**Timbales (n. f.)** : petits tambours

**Venaison (n. f.)** : chair de gibier (cerf, chevreuil, etc.)  
**Vertu (n. f.)** : force et simplicité morale